L'ABEILLE DE LA N.ORLEANS

Bureaux 73 rue de Chartres

NOUVELLE-ORLEANS :

VENDREDI MATIN, 8 NOVEMBRE.

FEUILLETON.

LES HOMMES LIBRES.

ROMAN PASTORAL

DU TEMPS DE LA TERREUR.

PAR C. D'HERICAULT.

PROLOGUE.

II—Suite.

Le cavalier mystérieux.

Fressure crut remarquer que l'inconnu avait serré violemment la poignée de son sabre en entendant le nom de Brutus. Il le vit pourtant remettre tranquillement son arme au fourreau.

—Mon cœur nage dans la joie, citoyens; votre vue rafraîchit l'air, et la sainte fraternité me jette dans l'ivresse. Je vous connais de réputation; d'ailleurs m'a parlé de vous. C'est Brutus; j'allais m'a parlé de vous. C'est vous qui surveillez dans ces districts les menées de l'aristocratie et de la superstition. Et sur cet individus que menace le glaive de la loi, il y en a quatre vingt-dix-neuf qui sont dégoutés par vous aux vertigineuses du génie de la patrie.

—Bravo! cria Brutus, je n'oublierai pas les vertigineuses du genre de.....

—Tut, c'est tout, Brutus, qui a dicté au représentant Jullien ce généreux arrêté par lequel les républicains du Havre et d'ailleurs pouvaient à la république de la ville du Hâvre. c'est toi qui a dénoncé d'Espréménil, Beauheu et Amabert, ces hommes à bonnes gens, ces cœurs, c'est toi qui, lors de la réunion des députés de toutes les sociétés populaires, a prononcé un discours qu'Audouin, dans le *Journal des Hommes libres*, ont reproduit. Brutus, je te lis, grand citoyen tou nom a été cité à la tribune des jacobins de Paris.

—Je ne sais pas lire, murmura Brutus, dont la figure sombre s'était éclaircie et dont les yeux rayonnaient d'orgueil.

—Ah! quelle sardonique erre sur les lèvres de Fressure, qui demanda encore :

—Et toi, qui es tu ?

—Qui je suis? Je suis un cousin du citoyen Hérault, un *partisan* du Comité de Salut public.

Marcel Brutus pâlirent, et Fressure lui-même, malgré toute son énergie morale, baissa un instant les yeux à l'aspect de l'un des terribles limiers du saint office révolutionnaire.

—Voici, continua le cavalier, en tirant un pli de la poche de sa carmagnole, le sceau du district. Mais prenez garde, il y a des secrets qui valent une maladie mortelle.

—Et comment se fait-il, reprit-il après avoir vu les traits perquisitions baisser la tête à l'aspect du redoutable sceau, comment se fait il que je trouve trois des plus notables citoyens du district se promenant dans les champs par ce brûlant soleil?

Brutus ouvrit la bouche.

—Nous célébrions du mieux que nous pouvons la fête de l'Être suprême, dit vivement Loy, et nous nous rendons chez un de nos amis qui demeure à a ce village qu'on nomme Cauville.

L'étranger jeta sur lui un regard narquois.

—Citoyens Caius Loy Fressure, je souhaite que ton patriotisme soit à la hauteur de ta prudence, et, malheur à ceux qui oublient que la sinvérité a cité mise à l'ordre du jour.

La-dessus il remit son cheval au trot et continua son chemin en chantant d'une voix qui n'avait plus rien d'aviné :

Aristocrates,
Faites vous bien frier,
Les démocrates
Sont prêts à vous raser ;
Aristocrates,
Faites-vous bien frier.

—Et pourquoi, s'écria Brutus en serrant son bâton avec colère, as-tu trompé ce brave patriote !

—Pourquoi, hurla le doux Marx, en agitant sa demi pique avec fureur, nous as-tu fait un ennemi d'un porteur d'ordres du Comité de Salut public ?

—Le, la, répliqua Caius, quest-ce qui prouve qu'il est ce qu'il dit ?

—N'as-tu pas vu le cachet du Comité ?

—Et comptais que Pitt et Cobourg mangent de fabriques de cachets ! J'ai saisi certains gestes qui m'ont engagé à me défier, et ne sais-tu pas qu'il faut du secret pour la réussite de notre expédition !

—Je te dis que c'est un brave et un pur, cria Brutus, je m'y connais, et il y a autour de lui un véritable parfum de saint culottisme.

C'est la chaleur, dit Fressure en ricanant.

Le civisme de Marx s'alarma en entendant cette plaisanterie qui flairait le contre-révolutionnisme, mais il ne voulut pas jeter de l'huile dans le feu, et il détourna la conversation.

—En attendant, le citoyen Numa Duplessis ne nous rejoint pas, ni non plus ce jeune tisserand, maciot, je ne sais quoi, ce Pierre Le Mâle, que Numa a pris en faveur, je ne dirais pas pourquoi, et qui il veut mettre demain en tiers de l'affaire, ce qui est une insulte pour nous tous.

Le cavalier avait continué sa folie chanson jusqu'à ce qu'il fut hors de la portée de la voix.

Au premier coude de la route, il avait fait prendre le galop à son cheval, et quand il eut mis à peu près une demi-lieue de distance entre lui et les trois sans culottes, il avait modéré son allure et avait commencé à siffler doucement la *Marseillaise renderoise* en regardant attentivement à droite et à gauche du chemin.

III

L'homme et la cocarde.

Le cavalier arriva bientôt au fond d'une petite vallée ainsi nommée de la colline qui descend du village d'Octeville et la montagne qui se dresse jusqu'à la longue plaine du moulin de Saint-Goulou. Le chemin, fort encaissé en cet endroit, était dominé à droite par un talus raide, à gauche par de hautes ponnaes de genêts épineux qui grimpaient le long de la montagne, en s'avançant vers le village d'Heuguéville, et laissaient apparaître au milieu de leur verdure sombre de larges clarrieres couvertes d'une herbe jaune et flétrie.

Tout au fond de la vallée, à l'endroit où le pied des deux pentes venait se toucher, une cabane en ruine, entourée de pommiers, de peupliers, de saules touffus de tremblies et de noisetiers poussant en liberté, occupait le coté gauche de la route.

Quand le cavalier passa devant ces taillis en sifflant l'air vendéen, un chant leger, qui semblait sortir de terre, acheva l'air commencé, et une voix d'enfant répondit à travers les branches, ceartere rauc bruit.

Le cavalier s'arrêta.

Un enfant de treize ans, aux cheveux blonds, au regard pur et profond, à la physionomie méditative, sortit d'entre les arbres.

—Le petit, dit-il en levant les deux mains vers le ciel.

—La liberté, dit le cavalier en étendant les bras.

—La paix sur la terre, reprit l'enfant.

—On la cherche là haut, répliqua le voyageur. Qui es-tu ?

—Je suis l'Enfant qui surveille les tyrans.

—Et moi, le Maître, qui les tue, dit le jeune homme en descendant de cheval, et en se rapprochant des taillis. Que fais-tu ici ? Es-tu envoyé par nous ?

—Non.

—Qui envoie ?

—Jacques Fatmonnel.

—Ah ! ..... Tu sais que tu dois m'obéir.

—Oui ; vous êtes le Maître des Frères de la paix.

—Dismoi ce que tu viens faire !

L'enfant se baissa, écouta, puis se redressa.

—Ce sont les *douzeux* et les bourgeois de la requisition qui travaillent aux champs dans la plaine ; là, au dessus de ce talus. Je n'entends pas d'autre bruit.

Il reconta encore. Le cavalier reprit :

—Jacques Fatmonnel, notre capitaine des pêcheurs de Saint Jean, le fils de l'ancien syndic, vous le connaissez ?

—Oui, qu'est ce que tu le connaît pitoi ?

—Ayez Pierre Le Mâle, c'est le plus fort du pays, mais Pierre Le Mâle est plus fort, murmura l'enfant, avec un soupir.

—Hate toi, mon enfant.

—Jacques Fatmonnel a appris que M le curé de Saint Laudry, qui est maintenant réfugié dans les iles normandes, a voulu revenir cette nuit prendre à Saint Laudry, dont c'est demain la fête patronale. Mais un des matelots du bateau pêcheur qui doit ramener n'est pas du bonne sort, on a soupçonné que il pourrait le projet aux visites gens du Havre. Jacques Fatmonnel m'a envoyé a la découverte sur la route, car il aime quelque connaître les seniers et que je me laisserais tuer plutôt que de traiter, et j'attende ici pour voir si ces vilaines gens ne vont point passer, c'est, vous le savez, un de nos lieux d'observation.

—Eston sur que le matelot dont tu parles est un traître ?

—Je me crois point.

—Et ainsi-tu quand M. le curé de Saint-Landry doit reparaître ?

—Cette nuit même, après sa messe dite.

L'inconnu réfléchit et jeta un regard presque anxieux sur la douce, intelligente et triste physionomie de l'enfant.

—Comment te nomme-t-on ? mon enfant ?

—Joc Feuilloloy. Je suis le frère de la belle Noelle Feuilloloy, dont vous avez entendu parler pour aux. Nous sommes restés tous deux nos parents. Maîtresse Le Mâle, qui habite Saint Michel du Péril, la mère de Pierre, a élevé Noelle, et Jacques Fatmonnel a pris avec lui, et je l'aime bien. Lui, il aime Dieu, le roi et ma sœur Noelle.

—Et ce Pierre Le Mâle ?

—Ah ! il est beau et fort, plus beau et plus fort que Jacques Fatmonnel, et il aime Robespierre, la republique et ma sœur Noelle.

—Et ta sœur Noelle ? demanda le voyageur, intéressé malgré lui par le babil naïf de cet enfant à la physionomie si touchante.

—Elle, elle aime Dieu et Pierre Le Mâle.

—Tout ce qu'il dit est vrai, murmura l'inconnu. Adieu, il faut en courir la chance.

—Tu vas vous passer trois hommes, reprit il à haute voix, tu peux bien dire où ils vont, surveilleur. Maintenant, écoute bien, mon enfant, et répète ce que Jacques Fatmonnel. Le Maître m'envoie ce soir à Saint Laudry pour une chose dont la vie est plus précieuse pour lui que celle de toute la terre du monde. Cette femme partira sur le bateau qui doit ramener en Angleterre le curé de Saint Laudry. Tu diras encore à Jacques que si il veutne au devant de nous le long du chemin de Saint Laudry à Octeville. N'oublie rien, mon pauvre petit, il s'agit d'une femme aussi belle que la sœur et plus aimée qu'elle. Vieux, que je t'embrasse ! Et, si dans ces yeux tristes quelque chose qui me serre le cœur.

Un sourire de joyeux triomphe illumina la figure de l'enfant. Il leva le front, puis se laissa tomber et disparut dans le taillis en murmurant :

—Un homme sur le talus !

Haria la cavalier d'une voix qui atteignit subitement le dernier degré de l'ivresse.

—Tu vas danser, dit-il, en sautant sur le haut du talus. Elle fut bientôt suivie par un corps qui se laissa rouler jusqu'au bas, se releva et sautaient, les bras étendus, sur l'herbe qui tapissait le talus.

Les vêtements du personnage étaient d'une nature simplicité ils consistaient en une chemise noire et une jaquette de cuir. Un bonnet rouge orné d'une immense cocarde tricolore, surmontait une figure hâlée, à peu près cachée par une barbe vigoureusement et bien rasée, et les laissait guère apercevoir que des yeux sombres et bâtonés.

—Ulogre, dit le cavalier avec des bagues douloureux, les taille de ton pays manquent de civisme je veux m'arrêter devant eux et les dénoncer à droite et à gauche, citoyen.

—C'est pour célébrer la fête de l'Être suprême, dit l'homme à la cocarde d'une voix lente et sans expression. Mais tu ne te laisseras, je ne suis pas un citoyen, je suis un poète hors la loi.

—Hors la loi ! par mes dieux sacrés : ce sont la charogne. Pouah ! que je me mave

Et montant lourdement, il partit au grand trot, en se disant qu'il avait vu quelque part, mais plaine de vie et de malice, cette physionomie indifférente et lédéjée.

L'enfant entr'ouvrit avec précaution le taillis au milieu duquel il s'était de nouveau caché. L'homme était toujours couché sur le dos, les bras étendus, les yeux fermés.

Un bruit de voix irrité se fit entendre. Les branches se refermèrent. L'homme ouvrit les paupières et resta immobile.

IV.

Le coup de pistolet.

—Le voici ce scélérat ! s'écria Marx, qui est venu me regarder sous le nez et qui s'est mavé à travers champs. Qui es tu, citoyen ? Allons, vite, réponds, si tu ne veux pas que nous te traitions révolutionnairement.

—Je ne suis pas un citoyen, répondit l'homme à la cocarde, je suis une ombre, une ombre de poète, mis en réquisition pour aider les moissonneurs à recueillir les dons de Cérès sur le sein fécond de la Liberté.

En ce moment, un garçon meunier, à cheval, débouche par un des sentiers latéraux; il tourne bride en apercevant le costume des voyageurs.

—Tonnerre et sang d'aristocrate ! hurla Brutus en tournant vers lui la bouche d'un pistolet, avance ou je démonte ta carcasse de modéré. La vue des sans-culottes devrait te plonger dans le ravissement, gredin.

—Qu'est ce que c'est que cet homme là ? demanda Loy au paysan qui avançait, la tête basse.

—C'est maître Louis Cramoisant, un bourgeois de Montivilliers qui faisait des chansons en buvant du bon vin, et qui recevait douceur quand la République lui a enlevé son bien.

—La république n'enlève le bien de personne, dit Marx sévèrement, elle recueille le bien des enfants.

—Quand la république eut reconnu le bien de son enfant.....dit humblement le meunier.

—Assez, dit Loy. C'est le génie de la Liberté qui nous envoie ces trois bêtes pour nous servir de guides. Au nom de la loi, ce jourd'hui, primedi, barbeau, 21 prairial, moi, Caius Loy Fressure, je te nomme un ordre du directoire de district que voici, je mets en réquisition le fou, le cheval et le meunier. Citoyen Cramoisant, connais tu le chemin de Cauville et Criquetot, connais tu les sentiers qui mènent à Michel du Péril ?

Les deux personnages interpellés firent un signe affirmatif. L'enfant cache sortit du taillis et se mit à ramper le long de la montagne dans les clairières que les genêts épineux cachaient aux regards des voyageurs.

Un galop furieux se fit bientôt entendre dans le chemin que les trois voyageurs venaient de parcourir. Un cavalier passa au milieu d'un rapide comme le vent, s'arrêta à mi-côté, et fit sauter son cheval dans un sentier tracé au milieu des genêts.

—C'est Numa ! crièrent les trois compagnons.

Un éclair de laine traversa les yeux du fou, qui se refermèrent immédiatement.

Un coup de pistolet se fit entendre, puis un cri.

Quelques minutes après, Numa reparut et redescendit.

Imbéciles, dit il froidement, quand il fut arrivé en face des sans culottes, sans les prestiges la liberté vous fuira, manquer les entreprises les mieux combinées.

—Citoyen Numa, dit Brutus d'un ton sombre, tu commences à oublier que nous n'avons pas accès le jour, reprit-il après avoir vu les traits perquisitions baisser la tête à l'aspect du redoutable sceau, comment se fait il que je trouve trois des plus notables citoyens du district se promenant dans les champs par ce brûlant soleil ?

Brutus ouvrit la bouche.

—Nous célébrions du mieux que nous pouvons la fête de l'Être suprême, dit vivement Loy, et nous nous rendons chez un de nos amis qui demeure à a ce village qu'on nomme Cauville.

L'étranger jeta sur lui un regard narquois.

—Citoyens Caius Loy Fressure, je souhaite que ton patriotisme soit à la hauteur de ta prudence, et, malheur à ceux qui oublient que la sinvérité a été mise à l'ordre du jour.

La-dessus il remit son cheval au trot et continua son chemin en chantant d'une voix qui n'avait plus rien d'aviné :

Aristocrates,
Faites-vous bien frier,
Les démocrates
Sont prêts à vous raser ;
Aristocrates,
Faites-vous bien frier.

—Et pourquoi, s'écria Brutus en serrant son bâton avec colère, as-tu trompé ce brave patriote !

—Pourquoi, hurla le doux Marx, en agitant sa demi pique avec fureur, nous as-tu fait un ennemi d'un porteur d'ordres du Comité de Salut public ?

—Le, la, répliqua Caius, quest-ce qui prouve qu'il est ce qu'il dit ?

—N'as-tu pas vu le cachet du Comité ?

—Et comptais que Pitt et Cobourg mangent de fabriques de cachets ! J'ai saisi certains gestes qui m'ont engagé à me défier, et ne sais-tu pas qu'il faut du secret pour la réussite de notre expédition !

—Je te dis que c'est un brave et un pur, cria Brutus, je m'y connais, et il y a autour de lui un véritable parfum de saint culottisme.

C'est la chaleur, dit Fressure en ricanant.

Le civisme de Marx s'alarma en entendant cette plaisanterie qui flairait le contre-révolutionnisme, mais il ne voulut pas jeter de l'huile dans le feu, et il détourna la conversation.

—En attendant, le citoyen Numa Duplessis ne nous rejoint pas, ni non plus ce jeune tisserand, maciot, je ne sais quoi, ce Pierre Le Mâle, que Numa a pris en faveur, je ne dirais pas pourquoi, et qu'il veut mettre demain en tiers de l'affaire, ce qui est une insulte pour nous tous.

Le cavalier avait continué sa folie chanson jusqu'à ce qu'il fut hors de la portée de la voix.

Au premier coude de la route, il avait fait prendre le galop à son cheval, et quand il eut mis à peu près une demi-lieue de distance entre lui et les trois sans culottes, il avait modéré son allure et avait commencé à siffler doucement la *Marseillaise renderoise* en regardant attentivement à droite et à gauche du chemin.

III

L'homme et la cocarde.

Le cavalier arriva bientôt au fond d'une petite vallée ainsi nommée de la colline qui descend du village d'Octeville et la montagne qui se dresse jusqu'à la longue plaine du moulin de Saint-Goulou. Le chemin, fort encaissé en cet endroit, était dominé à droite par un talus raide, à gauche par de hautes ponnaes de genêts épineux qui grimpaient le long de la montagne, en s'avançant vers le village d'Heuguéville, et laissaient apparaître au milieu de leur verdure sombre de larges clarrieres couvertes d'une herbe jaune et flétrie.

Tout au fond de la vallée, à l'endroit où le pied des deux pentes venait se toucher, une cabane en ruine, entourée de pommiers, de peupliers, de saules touffus de tremblies et de noisetiers poussant en liberté, occupait le coté gauche de la route.

Quand le cavalier passa devant ces taillis en sifflant l'air vendéen, un chant leger, qui semblait sortir de terre, acheva l'air commencé, et une voix d'enfant répondit à travers les branches, ceartere rauc bruit.

Le cavalier s'arrêta.

Un enfant de treize ans, aux cheveux blonds, au regard pur et profond, à la physionomie méditative, sortit d'entre les arbres.

—Le petit, dit-il en levant les deux mains vers le ciel.

—La liberté, dit le cavalier en étendant les bras.

—La paix sur la terre, reprit l'enfant.

—On la cherche là haut, répliqua le voyageur. Qui es-tu ?

—Je suis l'Enfant qui surveille les tyrans.

—Et moi, le Maître, qui les tue, dit le jeune homme en descendant de cheval, et en se rapprochant des taillis. Que fais-tu ici ? Es-tu envoyé par nous ?

—Non.

—Qui envoie ?

—Jacques Fatmonnel.

—Ah ! ..... Tu sais que tu dois m'obéir.

—Oui ; vous êtes le Maître des Frères de la paix.

—Dismoi ce que tu viens faire !

L'enfant se baissa, écouta, puis se redressa.

—Ce sont les *douzeux* et les bourgeois de la requisition qui travaillent aux champs dans la plaine ; là, au dessus de ce talus. Je n'entends pas d'autre bruit.

Il reconta encore. Le cavalier reprit :

—Jacques Fatmonnel, notre capitaine des pêcheurs de Saint Jean, le fils de l'ancien syndic, vous le connaissez ?

—Oui, qu'est ce que tu le connaît pitoi ? Ayez Pierre Le Mâle, c'est le plus fort du pays, mais Pierre Le Mâle est plus fort, murmura l'enfant, avec un soupir.

—Hate toi, mon enfant.

—Jacques Fatmonnel a appris que M le curé de Saint Laudry, qui est maintenant réfugié dans les iles normandes, a voulu revenir cette nuit prendre à Saint Laudry, dont c'est demain la fête patronale. Mais un des matelots du bateau pêcheur qui doit ramener n'est pas du bonne sort, on a soupçonné que il pourrait le projet aux visites gens du Havre. Jacques Fatmonnel m'a envoyé a la découverte sur la route, car il aime quelque connaître les seniers et que je me laisserais tuer plutôt que de traiter, et j'attende ici pour voir si ces vilaines gens ne vont point passer, c'est, vous le savez, un de nos lieux d'observation.

—Eston sur que le matelot dont tu parles est un traître ?

—Je me crois point.

—Et ainsi-tu quand M. le curé de Saint-Landry doit reparaître ?

—Cette nuit même, après sa messe dite.

L'inconnu réfléchit et jeta un regard presque anxieux sur la douce, intelligente et triste physionomie de l'enfant.

—Comment te nomme-t-on ? mon enfant ?

—Joc Feuilloloy. Je suis le frère de la belle Noelle Feuilloloy, dont vous avez entendu parler pour aux. Nous sommes restés tous deux nos parents. Maîtresse Le Mâle, qui habite Saint Michel du Péril, la mère de Pierre, a élevé Noelle, et Jacques Fatmonnel a pris avec lui, et je l'aime bien. Lui, il aime Dieu, le roi et ma sœur Noelle.

—Et ce Pierre Le Mâle ?

—Ah ! il est beau et fort, plus beau et plus fort que Jacques Fatmonnel, et il aime Robespierre, la republique et ma sœur Noelle.

—Et ta sœur Noelle ? demanda le voyageur, intéressé malgré lui par le babil naïf de cet enfant à la physionomie si touchante.

—Elle, elle aime Dieu et Pierre Le Mâle.

—Tout ce qu'il dit est vrai, murmura l'inconnu. Adieu, il faut en courir la chance.

—Tu vas vous passer trois hommes, reprit il à haute voix, tu peux bien dire où ils vont, surveilleur. Maintenant, écoute bien, mon enfant, et répète ce que Jacques Fatmonnel. Le Maître m'envoie ce soir à Saint Laudry pour une chose dont la vie est plus précieuse pour lui que celle de toute la terre du monde. Cette femme partira sur le bateau qui doit ramener en Angleterre le curé de Saint Laudry. Tu diras encore à Jacques que si il veutne au devant de nous le long du chemin de Saint Laudry à Octeville. N'oublie rien, mon pauvre petit, il s'agit d'une femme aussi belle que la sœur et plus aimée qu'elle. Vieux, que je t'embrasse ! Et, si dans ces yeux tristes quelque chose qui me serre le cœur.

Un sourire de joyeux triomphe illumina la figure de l'enfant. Il leva le front, puis se laissa tomber et disparut dans le taillis en murmurant :

—Un homme sur le talus !

Haria le cavalier d'une voix qui atteignit subitement le dernier degré de l'ivresse.

—Tu vas danser, dit-il, en sautant sur le haut du talus. Elle fut bientôt suivie par un corps qui se laissa rouler jusqu'au bas, se releva et sautaient, les bras étendus, sur l'herbe qui tapissait le talus.

Les vêtements du personnage étaient d'une nature simplicité ils consistaient en une chemise noire et une jaquette de cuir. Un bonnet rouge orné d'une immense cocarde tricolore, surmontait une figure hâlée, à peu près cachée par une barbe vigoureusement et bien rasée, et ne laissait guère apercevoir que des yeux sombres et bâtonés.

—Ulogre, dit le cavalier avec des bagues douloureux, les taille de ton pays manquent de civisme je veux m'arrêter devant eux et les dénoncer à droite et à gauche, citoyen.

—C'est pour célébrer la fête de l'Être suprême, dit l'homme à la cocarde d'une voix lente et sans expression. Mais tu ne te laisseras, je ne suis pas un citoyen, je suis un poète hors la loi.

—Hors la loi ! par mes dieux sacrés : ce sont la charogne. Pouah ! que je me mave

Et montant lourdement, il partit au grand trot, en se disant qu'il avait vu quelque part, mais plaine de vie et de malice, cette physionomie indifférente et lédéjée.

L'enfant entr'ouvrit avec précaution le taillis au milieu duquel il s'était de nouveau caché. L'homme était toujours couché sur le dos, les bras étendus, les yeux fermés.

Un bruit de voix irrité se fit entendre. Les branches se refermèrent. L'homme ouvrit les paupières et resta immobile.

IV.

Le coup de pistolet.

—Le voici ce scélérat ! s'écria Marx, qui est venu me regarder sous le nez et qui s'est mavé à travers champs. Qui es tu, citoyen ? Allons, vite, réponds, si tu ne veux pas que nous te traitions révolutionnairement.

—Je ne suis pas un citoyen, répondit l'homme à la cocarde, je suis une ombre, une ombre de poète, mis en réquisition pour aider les moissonneurs à recueillir les dons de Cérès sur le sein fécond de la Liberté.

En ce moment, un garçon meunier, à cheval, débouche par un des sentiers latéraux; il tourne bride en apercevant le costume des voyageurs.

—Tonnerre et sang d'aristocrate ! hurla Brutus en tournant vers lui la bouche d'un pistolet, avance ou je démonte ta carcasse de modéré. La vue des sans-culottes devrait te plonger dans le ravissement, gredin.

—Qu'est ce que c'est que cet homme là ? demanda Loy au paysan qui avançait, la tête basse.

—C'est maître Louis Cramoisant, un bourgeois de Montivilliers qui faisait des chansons en buvant du bon vin, et qui recevait douceur quand la République lui a enlevé son bien.

—La république n'enlève le bien de personne, dit Marx sévèrement, elle recueille le bien des enfants.

—Quand la république eut reconnu le bien de son enfant.....dit humblement le meunier.

—Assez, dit Loy. C'est le génie de la Liberté qui nous envoie ces trois bêtes pour nous servir de guides. Au nom de la loi, ce jourd'hui, primedi, barbeau, 21 prairial, moi, Caius Loy Fressure, je te nomme un ordre du directoire de district que voici, je mets en réquisition le fou, le cheval et le meunier. Citoyen Cramoisant, connais tu le chemin de Cauville et Criquetot, connais tu les sentiers qui mènent à Michel du Péril ?

Les deux personnages interpellés firent un signe affirmatif. L'enfant cache sortit du taillis et se mit à ramper le long de la montagne dans les clairières que les genêts épineux cachaient aux regards des voyageurs.

Un galop furieux se fit bientôt entendre dans le chemin que les trois voyageurs venaient de parcourir. Un cavalier passa au milieu d'un rapide comme le vent, s'arrêta à mi-côté, et fit sauter son cheval dans un sentier tracé au milieu des genêts.

—C'est Numa ! crièrent les trois compagnons.

Un éclair de laine traversa les yeux du fou, qui se refermèrent immédiatement.

Un coup de pistolet se fit entendre, puis un cri.

Quelques minutes après, Numa reparut et redescendit.

Imbéciles, dit il froidement, quand il fut arrivé en face des sans culottes, sans les prestiges la liberté vous fuira, manquer les entreprises les mieux combinées.

—Citoyen Numa, dit Brutus d'un ton sombre, tu commences à oublier que nous n'avons pas accès le jour, reprit-il après avoir vu les traits perquisitions baisser la tête à l'aspect du redoutable sceau, comment se fait il que je trouve trois des plus notables citoyens du district se promenant dans les champs par ce brûlant soleil ?

Brutus ouvrit la bouche.

—Nous célébrions du mieux que nous pouvons la fête de l'Être suprême, dit vivement Loy, et nous nous rendons chez un de nos amis qui demeure à a ce village qu'on nomme Cauville.

L'étranger jeta sur lui un regard narquois.

—Citoyens Caius Loy Fressure, je souhaite que ton patriotisme soit à la hauteur de ta prudence, et, malheur à ceux qui oublient que la sinvérité a été mise à l'ordre du jour.

La-dessus il remit son cheval au trot et continua son chemin en chantant d'une voix qui n'avait plus rien d'aviné :

Aristocrates,
Faites-vous bien frier,
Les démocrates
Sont prêts à vous raser ;
Aristocrates,
Faites-vous bien frier.

—Et pourquoi, s'écria Brutus en serrant son bâton avec colère, as-tu trompé ce brave patriote !

—Pourquoi, hurla le doux Marx, en agitant sa demi pique avec fureur, nous as-tu fait un ennemi d'un porteur d'ordres du Comité de Salut public ?

—Le, la, répliqua Caius, quest-ce qui prouve qu'il est ce qu'il dit ?

—N'as-tu pas vu le cachet du Comité ?

—Et comptais que Pitt et Cobourg mangent de fabriques de cachets ! J'ai saisi certains gestes qui m'ont engagé à me défier, et ne sais-tu pas qu'il faut du secret pour la réussite de notre expédition !

—Je te dis que c'est un brave et un pur, cria Brutus, je m'y connais, et il y a autour de lui un véritable parfum de saint culottisme.

C'est la chaleur, dit Fressure en ricanant.

Le civisme de Marx s'alarma en entendant cette plaisanterie qui flairait le contre-révolutionnisme, mais il ne voulut pas jeter de l'huile dans le feu, et il détourna la conversation.

—En attendant, le citoyen Numa Duplessis ne nous rejoint pas, ni non plus ce jeune tisserand, maciot, je ne sais quoi, ce Pierre Le Mâle, que Numa a pris en faveur, je ne dirais pas pourquoi, et qu'il veut mettre demain en tiers de l'affaire, ce qui est une insulte pour nous tous.

Le cavalier avait continué sa folie chanson jusqu'à ce qu'il fut hors de la portée de la voix.

Au premier coude de la route, il avait fait prendre le galop à son cheval, et quand il eut mis à peu près une demi-lieue de distance entre lui et les trois sans culottes, il avait modéré son allure et avait commencé à siffler doucement la *Marseillaise renderoise* en regardant attentivement à droite et à gauche du chemin.

III

L'homme et la cocarde.

Le cavalier arriva bientôt au fond d'une petite vallée ainsi nommée de la colline qui descend du village d'Octeville et la montagne qui se dresse jusqu'à la longue plaine du moulin de Saint-Goulou. Le chemin, fort encaissé en cet endroit, était dominé à droite par un talus raide, à gauche par de hautes ponnaes de genêts épineux qui grimpaient le long de la montagne, en s'avançant vers le village d'Heuguéville, et laissaient apparaître au milieu de leur verdure sombre de larges clarrieres couvertes d'une herbe jaune et flétrie.

Tout au fond de la vallée, à l'endroit où le pied des deux pentes venait se toucher, une cabane en ruine, entourée de pommiers, de peupliers, de saules touffus de tremblies et de noisetiers poussant en liberté, occupait le coté gauche de la route.

Quand le cavalier passa devant ces taillis en sifflant l'air vendéen, un chant leger, qui semblait sortir de terre, acheva l'air commencé, et une voix d'enfant répondit à travers les branches, ceartere rauc bruit.

Le cavalier s'arrêta.

Un enfant de treize ans, aux cheveux blonds, au regard pur et profond, à la physionomie méditative, sortit d'entre les arbres.

—Le petit, dit-il en levant les deux mains vers le ciel.

—La liberté, dit le cavalier en étendant les bras.

—La paix sur la terre, reprit l'enfant.

—On la cherche là haut, répliqua le voyageur. Qui es-tu ?

—Je suis l'Enfant qui surveille les tyrans.

—Et moi, le Maître, qui les tue, dit le jeune homme en descendant de cheval, et en se rapprochant des taillis. Que fais-tu ici ? Es-tu envoyé par nous ?

—Non.

—Qui envoie ?

—Jacques Fatmonnel.

—Ah ! ..... Tu sais que tu dois m'obéir.

—Oui ; vous êtes le Maître des Frères de la paix.

—Dismoi ce que tu viens faire !

L'enfant se baissa, écouta, puis se redressa.

—Ce sont les *douzeux* et les bourgeois de la requisition qui travaillent aux champs dans la plaine ; là, au dessus de ce talus. Je n'entends pas d'autre bruit.

Il reconta encore. Le cavalier reprit :

—Jacques Fatmonnel, notre capitaine des pêcheurs de Saint Jean, le fils de l'ancien syndic, vous le connaissez ?

—Oui, qu'est ce que il le connaît pitoi ? Ayez Pierre Le Mâle, c'est le plus fort du pays, mais Pierre Le Mâle est plus fort, murmura l'enfant, avec un soupir.

—Hate toi, mon enfant.

—Jacques Fatmonnel a appris que M le curé de Saint Laudry, qui est maintenant réfugié dans les iles normandes, a voulu revenir cette nuit prendre à Saint Laudry, dont c'est demain la fête patronale. Mais un des matelots du bateau pêcheur qui doit ramener n'est pas du bonne sort, on a soupçonné que il pourrait le projet aux visites gens du Havre. Jacques Fatmonnel m'a envoyé a la découverte sur la route, car il aime quelque connaître les seniers et que je me laisserais tuer plutôt que de traiter, et j'attende ici pour voir si ces vilaines gens ne vont point passer, c'est, vous le savez, un de nos lieux d'observation.

—Eston sur que le matelot dont tu parles est un traître ?

—Je me crois point.

—Et ainsi-tu quand M. le curé de Saint-Landry doit reparaître ?

—Cette nuit même, après sa messe dite.

L'inconnu réfléchit et jeta un regard presque anxieux sur la douce, intelligente et triste physionomie de l'enfant.

—Comment te nomme-t-on ? mon enfant ?

—Joc Feuilloloy. Je suis le frère de la belle Noelle Feuilloloy, dont vous avez entendu parler pour aux. Nous sommes restés tous deux nos parents. Maîtresse Le Mâle, qui habite Saint Michel du Péril, la mère de Pierre, a élevé Noelle, et Jacques Fatmonnel a pris avec lui, et je l'aime bien. Lui, il aime Dieu, le roi et ma sœur Noelle.

—Et ce Pierre Le Mâle ?

—Ah ! il est beau et fort, plus beau et plus fort que Jacques Fatmonnel, et il aime Robespierre, la republique et ma sœur Noelle.

—Et ta sœur Noelle ? demanda le voyageur, intéressé malgré lui par le babil naïf de cet enfant à la physionomie si touchante.

—Elle, elle aime Dieu et Pierre Le Mâle.

—Tout ce qu'il dit est vrai, murmura l'inconnu. Adieu, il faut en courir la chance.

—Tu vas vous passer trois hommes, reprit il à haute voix, tu peux bien dire où ils vont, surveilleur. Maintenant, écoute bien, mon enfant, et répète ce que Jacques Fatmonnel. Le Maître m'envoie ce soir à Saint Laudry pour une chose dont la vie est plus précieuse pour lui que celle de toute la terre du monde. Cette femme partira sur le bateau qui doit ramener en Angleterre le curé de Saint Laudry. Tu diras encore à Jacques que si il veutne au devant de nous le long du chemin de Saint Laudry à Octeville. N'oublie rien, mon pauvre petit, il s'agit d'une femme aussi belle que la sœur et plus aimée qu'elle. Vieux, que je t'embrasse ! Et, si dans ces yeux tristes quelque chose qui me serre le cœur.

Un sourire de joyeux triomphe illumina la figure de l'enfant. Il leva le front, puis se laissa tomber et disparut dans le taillis en murmurant :

—Un homme sur le talus !

Haria le cavalier d'une voix qui atteignit subitement le dernier degré de l'ivresse.

—Tu vas danser, dit-il, en sautant sur le haut du talus. Elle fut bientôt suivie par un corps qui se laissa rouler jusqu'au bas, se releva et sautaient, les bras étendus, sur l'herbe qui tapissait le talus.

Les vêtements du personnage étaient d'une nature simplicité ils consistaient en une chemise noire et une jaquette de cuir. Un bonnet rouge orné d'une immense cocarde tricolore, surmontait une figure hâlée, à peu près cachée par une barbe vigoureusement et bien rasée, et ne laissait guère apercevoir que des yeux sombres et bâtonés.

—Ulogre, dit le cavalier avec des bagues douloureux, les taille de ton pays manquent de civisme je veux m'arrêter devant eux et les dénoncer à droite et à gauche, citoyen.

—C'est pour célébrer la fête de l'Être suprême, dit l'homme à la cocarde d'une voix lente et sans expression. Mais tu ne te laisseras, je ne suis pas un citoyen, je suis un poète hors la loi.

—Hors la loi ! par mes dieux sacrés : ce sont la charogne. Pouah ! que je me mave

Et montant lourdement, il partit au grand trot, en se disant qu'il avait vu quelque part, mais plaine de vie et de malice, cette physionomie indifférente et lédéjée.

L'enfant entr'ouvrit avec précaution le taillis au milieu duquel il s'était de nouveau caché. L'homme était toujours couché sur le dos, les bras étendus, les yeux fermés.

Un bruit de voix irrité se fit entendre. Les branches se refermèrent. L'homme ouvrit les paupières et resta immobile.

IV.

Le coup de pistolet.

—Le voici ce scélérat ! s'écria Marx, qui est venu me regarder sous le nez et qui s'est mavé à travers champs. Qui es tu, citoyen ? Allons, vite, réponds, si tu ne veux pas que nous te traitions révolutionnairement.

—Je ne suis pas un citoyen, répondit l'homme à la cocarde, je suis une ombre, une ombre de poète, mis en réquisition pour aider les moissonneurs à recueillir les dons de Cérès sur le sein fécond de la Liberté.

En ce moment, un garçon meunier, à cheval, débouche par un des sentiers latéraux; il tourne bride en apercevant le costume des voyageurs.

—Tonnerre et sang d'aristocrate ! hurla Brutus en tournant vers lui la bouche d'un pistolet, avance ou je démonte ta carcasse de modéré. La vue des sans-culottes devrait te plonger dans le ravissement, gredin.

—Qu'est ce que c'est que cet homme là ? demanda Loy au paysan qui avançait, la tête basse.

—C'est maître Louis Cramoisant, un bourgeois de Montivilliers qui faisait des chansons en buvant du bon vin, et qui recevait douceur quand la République lui a enlevé son bien.

—La république n'enlève le bien de personne, dit Marx sévèrement, elle recueille le bien des enfants.

—Quand la république eut reconnu le bien de son enfant.....dit humblement le meunier.

—Assez, dit Loy. C'est le génie de la Liberté qui nous envoie ces trois bêtes pour nous servir de guides. Au nom de la loi, ce jourd'hui, primedi, barbeau, 21 prairial, moi,